

Remède

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 44

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**, pour 1930, recevront ce journal **GRATUITEMENT** dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.

DANS LA SUISSE ORIENTALE
LE BODAN.

U petit jour, la ville de Constance est déserte. Les bateaux à vapeur, ancrés dans le port, attendent le départ à une faible distance de la haute colonne élevée à la mémoire du comte Zeppelin. Il n'y a personne sur les quais, ni sur la place. Déserte également la vieille demeure où fut condamné Jean Hüss et sur la terrasse de laquelle on vient, chaque soir, vider son verre de bière en écoutant de la musique.

On traverse les rues et les places de la pittoresque cité badoise et l'on s'engage dans l'avenue qui conduit en Suisse. Un arrêt à la douane, et Kreuzlingen apparaît avec ses rues larges et ses jolies villas entourées de jardinets. Puis c'est la grande route qui déroule bientôt son long ruban au milieu des vergers de la Thurgovie.

Ah ! qui dira le charme de cette immense forêt d'arbres fruitiers, plantés de distance en distance avec une régularité parfaite ? Il y a des pommiers et des poiriers, mais surtout des pommiers, vigoureux et feuillus, aux branches pendantes, chargées de fruits et soutenues par de solides « cotes », semblables à nos « berclures » de haricots.

Ici et là, on voit un paysan qui fauche l'herbe. Ailleurs, on pratique l'arrosage au purin au moyen d'un long tuyau et d'une lance. A mesure que l'on chemine, la forêt d'arbres fruitiers nous suit pas à pas. Elle gravit les pentes douces, descend les ravins, s'incline vers le lac, cesse un instant pour faire place à un village puis réapparaît bientôt, plus fournie, et plus serrée. Aussi loin que le regard s'étend, on ne voit que cette longue succession de dômes feuillus luire au soleil levant. Lassé peu à peu de tout ce vert, l'œil cherche un autre paysage à contempler et s'arrête complaisamment sur le lac tout proche dont les rives tour à tour se rapprochent et s'éloignent.

Le Bodan — que bien à tort nous appelons le lac de Constance — a l'aspect d'une mer intérieure. Il est grave et triste, à cause de la grisaille qui pèse sur ses flots immobiles. Tandis que la rive badoise est encore ensevelie dans la brume, le soleil victorieux des nuages amassés à l'horizon, met çà et là des ronds de lumière qui vont s'élargissant. Un vent léger fait miroiter les petites lames qui semblent vouloir se crêter d'écumé. On s'attend à un de ces coups de colère, dont ce lac est coutumier, lorsque le vent d'Appenzell hérissé ses vagues verdâtres à des hauteurs formidables. Mais tout se calme comme par enchantement. La tache lumineuse s'agrandit, se déplace puis se fond bientôt et le lac reprend cette teinte d'un gris terne qui lui est habituelle. Paysage du nord, paysage alémane, bien fait

pour étonner le voyageur habitué à l'éclatante lumière du Léman.

Des villages passent avec leur église et leur maison d'école. Au seuil des fermes, dont les façades sont marquées de poutres apparentes, à la mode alsacienne, des chats se caressent le dos au soleil. Une jeune fille aux bras nus et aux tresses blondes étend une lessive blanche et rose dans le verger et bientôt, chemises et pantalons claquent au vent comme des étendards. Et l'on retrouve ici, comme partout ailleurs, la même file de canards qui s'en va vers la mare voisine. Silencieux, ils défilent dans la rue avec autant de gravité que les rois du tir en un jour d'Abbaye.

Des villages, encore des villages avec leurs fermes toutes pareilles et tournées vers le lac. Soudain, de la hauteur que nous venons d'atteindre, la petite bourgade de Romanshorn s'étale en triangle sur son promontoire. Un port creusé à la façon d'un petit golfe et entouré de trois côtés par un mur, une gare spacieuse et de nombreux entrepôts suffisent à absorber toute la vie de cette localité.

Des phrases de manuels scolaires vous reviennent à la mémoire : « Romanshorn, grand port sur le lac de Constance, entrepôts de blé de Hongrie, etc. ». Et l'imagination enfantine aidant, on se représentait quelque chose de vaste, de grand, de puissant comme Marseille ou Rotterdam. On est un peu déçu de trouver une petite ville paisible où le pintier, debout sur le seuil, attend l'arrivée des clients et où le garçon coiffeur, pour occuper son temps, s'amuse à compter les automobiles qui passent. Un bateau vient de quitter le port ; il s'éloigne lentement, avec sa charge de wagons qu'il transporte sur l'autre rive, à Friedrichshafen, sans doute.

Les entrepôts sont fermés ; deux ou trois débardeurs fument la cigarette, assis sur un banc, et le douanier, en uniforme gris vert, se promène lentement sur le quai.

De Romanshorn à St-Gall, la route monte et bientôt l'on pénètre à nouveau dans la grande forêt d'arbres fruitiers. De place en place, sur une éminence située à une faible distance d'un village, on aperçoit le Bodan. Il resplendit dans tout l'éclat de sa beauté tandis que le soleil verse partout sa douce lumière : beauté sévère, paysage nostalgique, mais qui ne manque pas de grandeur.

Vers le nord, c'est le lac d'Ueberlingen qui semble s'allonger à l'infini au milieu des collines boisées. Vers le sud, bien au-dessus du rivage invisible, on distingue maintenant les montagnes du Vorarlberg.

Quand nous avons gravi la dernière colline, les pics de l'Appenzell surgissent brusquement et la ville de St-Gall étale ses toits rouges et bruns au milieu d'une verdoyante vallée.

Jean des Sapins.

Tous les ans. — Cher Georges, dit la jeune femme en le caressant, tu deviens de plus en plus beau.
— Oui, chérie, répond Georges (qui s'y connaît), c'est une habitude que j'ai tous les ans avant le jour de ta fête.

Le plus sage. — La maman. — Voyons, mon petit Georges, veux-tu bien me dire qui est, en définitive, le plus sage de ta classe ?
— Le plus sage ?
— Oui, le plus sage.
— C'est l'instituteur, maman.



LE PRONMÉS A CAÏONS

QUAND lè pronmès sont màorès et qu'on lè va grulà, on lè triè, s'on a lo temps, po separà lè bouèss dâi crouèss. On met d'aboo de coté lè totès ballès po ein fèrè dâo que-gnu, de la tâtra à de la confiture, après quiet on ramassè lo bon que restè po lè chetsi à de sèlâo, à de po distilâ, et enfin on rappertès lè berboulès, lè mâiti pourriès, lè pequâiès dâi vouèpès, lè z'è-clliaffâtès et lè verdès, po lè caïons. On lè fourrè dein on vilhio bosset po lè bailli tsau pou âi bétions, que s'èin reletont lè portès, et l'est cliiâo qu'on lâo dit: lè pronmès à caïons.

On gaillâ, qu'avâi z'âo z'u étâ recrutâ dein l'artiléri, frequentâvè 'na gaupa, que tsacon sè créyâi que cein finetrâi dévant lo menistrè pè on bet d'accordâiron, kâ lè pétabossons n'ètiont pas onco einveintâ. Mâ diabe lo pas ! Parait que lo calonier fe cognessance de 'nautra pernetta que lâi plièssâi mi, de façon que la première fut pliantâie quie. La pourra bougressa ein eut prâo guignon ; mâ quand le ve que n'iyâi rein è fèrè po sè racoumoudâ avouè lo gaillâ, lè sè peinsâ : « Atreinds, crouïo sorcier, tè vu prâo derè cein que r'ès ! »

Quand l'artilieu modâ po lo camp de Bire, po n'écoula, ne trovâvè pas tant bon lo penatset de pè la cantina, et coumein l'avâi bon moïan, l'ècrise à l'hotè dè lâi einvouyi on tièçon de bon *La Coïta* po s'èin regalâ avouè lè z'amis et camerâdo. L'est bon. Dou dzo après, vaitsé 'na tièce qu'arrevè, à se n'adresse et tot conteint de poâi offri 'na finna gotta ài z'amis, lè va ti criâ et va demandâ à de cantinier on martè et on cisè po dé-cllioullâ la grossa boâte. Quand son ti quie, l'artilieu fâ châtât lo couvai et demandâvè dza on tire-boutson ; mâ diabe sâi fé dâo trein ! pas pe-tout lo couvai est lavi, lè z'amis partont de 'na recaffâtè à sè rebatâ que bas, tandi que lo pourro bougro qu'avâi dé-cllioullâ la tièce et que n'èin créyâi pas sè ge, djurâvè coumeint on tserrotton: la tièce étâi pleinna de pronmès à caïons.

C'étâi la gaupa abandonâie qu'avâi volliu lâi fèrè 'na farça et lâi derè cein que l'irè, que la lâi avâi espèdiyi po l'eimbétâ et ma fâi l'avâi adrâi bin reussâi, kâ lo gaillâ a étâ couenâ tot fin su lo vin de sa cava.

Lo leindéman, arrevè onco onna tièce, et de creinte de 'na novella rachon de pronmès à caïons, lo lulu, sein 'rein derè à nion et po s'esquiva d'ètrè bin mé couenâ, sè va eincotâ tot solet à n'on certain carro po la dé-cllioullâ. Stu ia-dzo, c'étâi la bouna, et ben'hirâo de ne pas avâi onco la vergogne dâo dzo dévant, et de poâi fèrè botsi lè couènardès dâi camerâdo, l'a pu, stu coup, lè 'goberdzi et lâo provâ que ti sè bosssets n'ètiont pas pleins de pronmès à caïons.

Remède. — C'est gai. Nous allons avoir le choléra; a-t-on songé au moins à prendre des mesures sévères ?

— Oui, il paraît qu'on va mettre un cordon sanitaire dans chaque loge de concierge.